Mélanges et recueils divers.

Emilio GABBA, *Del buon uso della richezza. Saggi di storia economia e sociale del mondo antico* (Saggi, 7) : Milan, Guerini e associati, 1988, 235 pages.

Ce recueil regroupe seize articles qui, dans leur majorité, traitent du problème des transformations consécutives, jusque dans le domaine des mentalités, aux modifications économiques et sociales dont l'Italie fut le théâtre pendant les trois derniers siècles de la République. En règle générale, E. GABBA y prend prétexte de témoignages littéraires, canoniques (Cato, *Agr.*, *Praef.*, 1-4 ; Cic., *Off.*, 1, 150-151 ; Liv., 21, 63, 3-4 ; Plut., *Cato Mai.*, 21, 5-8, etc.) ou moins connus (Fab. Pict., *Hist.*, 20 = Strab., 5, 3, 1 ; Plin., *Nat.*, 7, 139) dont il met en lumière toutes les implications.

Entre tant d'analyses toutes suggestives il n'est pas facile de choisir. Les plus éclairantes ont trait à l'apparition et à la diffusion dans la *nobilitas*, dès les années 250 av. J.-C., de valeurs nouvelles. Alors qu'à date plus ancienne, cette élite n'avait guère tranché sur le reste du corps civique (donnée qui, notons le en passant, peut avoir son importance pour l'étude de la lutte des ordres), elle connut dès lors un enrichissement si rapide, mais aussi si lourd de risques que la nécessité se fit sentir de mesures destinées à préserver la stabilité des fortunes indispensable à une société d'ordres. D'où les barrières élevées contre les formes tenues pour dangereuses de l'esprit de lucre, mais aussi les lois somptuaires et la dénonciation des comportements susceptibles de mettre la postérité des *nobiles* dans l'incapacité de tenir son état. Le domaine des activités rurales fut celui dans lequel l'éthique de l'enrichissement fit sentir ses effets en priorité. Mais sa diffusion n'empêcha pas que persistât l'idéal de la petite propriété, pépinière des soldats dont Rome avait besoin pour étendre et pour affermir son empire. La reprise des fondations de colonies au lendemain de la deuxième guerre punique et le programme des Gracques ont valeur de preuve en ce sens. Et le développement des activités commerciales tout au long des deux derniers siècles de la République ne devait pas modifier la réalité fondamentalement agricole de l'Italie de cette époque. Les mesures prises par Auguste en faveur de ses vétérans illustrent cette dimension conservatrice de la « révolution romaine » qui, sur ce point précis, tient de l'acharnement thérapeutique.

Reste que, si la République y occupe la place d'honneur, ce recueil n'ignore ni l'Empire ni même l'Athènes de l'époque classique. Dans ses grandes lignes il appelle tout naturellement la comparaison avec le *Rendons à César* de C. NICOLET : si l'approche des problèmes est parfois différente, ces deux séries d'études se rencontrent sur l'essentiel. Malgré des dimensions plus modestes, *Del buon uso della richezza* complète heureusement *Esercito e società nella tarda repubblica romana* (Florence, 1973). Souhaitons maintenant que d'autres volumes viennent regrouper le reste de l'œuvre d'E. GABBA.

Jean-Claude RICHARD.

Etruria e Lazio arcaico, Atti dell'incontro di studio (10-11 novembre 1986) a cura di Mauro CRISTOFANI (Quaderni del Centro di Studio per l'Archeologia Etrusco-Italica, 15) : Rome, Consiglio Nazionale delle Ricerche, 1987, 196 pages.

Dans la série des problèmes déterminants pour notre perception des *initia* et des siècles obscurs de Rome, celui des rapports de l'Étrurie (méridionale bien sûr) et du Latium archaïque figure en bonne place du fait même que les données en

sont en perpétuel renouvellement. La multiplication des découvertes archéologiques entraîne en effet la nécessité d'une révision quasi permanente des chronologies et des classifications du matériel, mais aussi des perspectives qui conditionnent l'approche des témoignages littéraires, c'est-à-dire de la partie *a priori* invariable du dossier. D'où l'intérêt du colloque qui s'est tenu sur ce thème à Rome en novembre 1986 et dont on saura gré à M. CRISTOFANI d'avoir publié les actes dans les meilleurs délais.

Dans sa première partie cet ouvrage nous présente un panorama agencé selon l'ordre des temps. C'est ainsi que la communication initiale due à F. DELPINO retrace l'évolution des rapports entre ces deux régions pour la fin de l'Âge du bronze. Alors que pendant les XI^e^-X^e^ siècles, ils s'ordonnent essentiellement selon l'axe littoral, celui-ci, dès la fin de cette période, perd le plus clair de son monopole au profit de la moyenne vallée du Tibre à partir de laquelle des voies de pénétrations essaiment vers l'intérieur. Le fleuve est désormais au centre d'une zone de rencontres et d'échanges qui se développent sous le patronage et l'influence de Véies.

La communication de G. BARTOLONI analyse les effets respectifs de la colonisation grecque en Campanie sur les régions en question. Dans un premier temps ils sont sensibles *trans Tiberim* surtout. Mais dès les années 725, la différenciation sociale déjà perceptible dans les nécropoles étrusques se manifeste à une échelle comparable en pays latin. Telle que nous l'entrevoyons dans chacune de ces régions, la richesse des élites ne repose pas exclusivement sur la possession de la terre. Elle doit aussi quelque chose au développement des échanges au sein de sociétés qui ont désormais des structures homogènes. La libre circulation des objets de luxe et des artisans s'y double d'une mobilité tout aussi évidente en ce qui concerne les élites.

Intitulé *Etruria e Lazio nell'età dei Tarquinii*, l'article de G. COLONNA porte en fait au moins autant sur la présence étrusque à Rome sous les rois latino-sabins. A partir de considérations essentiellement linguistiques l'auteur conclut à l'existence d'une substantielle communauté étrusque établie dans l'*Urbs* dès une date bien antérieure à l'avènement de Tarquin l'Ancien. Il croit également pouvoir y reconnaître une preuve de l'ancienneté du culte de Vertumne dans le double coude qui affecte le tracé de la *Cloaca Maxima* à proximité immédiate de l'endroit où une base de la statue de ce dieu devait être retrouvée au XVI^e^ siècle. Enfin il formule l'hypothèse que le temple « toscan » naquit à Rome sous les Tarquins, par prolongement sur le plan religieux de la lutte qui les opposait aux *gentes*.

Comme à l'ordinaire, C. AMPOLO (*Roma arcaica fra Latini ed Etruschi : aspetti politici e sociali*) verse au dossier du problème débattu des éléments de première importance. Il montre en effet que la seule frontière que la Rome archaïque ait connue est celle du Tibre qui la sépare du monde étrusque senti de ce fait comme le monde ennemi par excellence. Cité latine, Rome n'a pas de frontière vers le sud. La conscience qu'elle nourrit de sa communauté d'origine avec les autres populations du Latium archaïque est plus forte que les rivalités provisoires qui peuvent çà et là affecter ses rapports avec celles-ci. L'image donnée d'elle par le premier traité romano-carthaginois qu'après Polybe, C. AMPOLO date à juste titre de 509 est au demeurant celle d'une cité agissant en qualité de représentante des cités latines sur lesquelles elle détient une hégémonie au moins partielle. Bref, on ne saurait assimiler la première Rome à une « ville étrusque » : même si les influences venues d'Étrurie s'y font sentir, jamais elles ne barrèrent la route à celles du monde grec.

L'idée maîtresse de cet article dense et séduisant appelle fatalement la comparaison avec les conclusions de tonalité différente formulées à peu près au même moment par J. SCHEID (*Les sanctuaires de confin dans la Rome antique*, dans

L'Urbs. Espace urbain et histoire, Ier siècle av. J.-C.-IIIe siècle ap. J.-C.) : « Sur les sanctuaires de la rive gauche, sur l'Appia, la Latina et la Laurentina, nous trouvons les éléments guerriers, seuls, soutenus par l'affirmation claire et nette de la limite. En revanche, avec les sanctuaires de *Dea Dia*, de *Robigo* et des traditions comme celles de Cincinnatus ou des *prata Mucia*, la rive droite paraît destinée, au moins dans la formule augustéenne, mais peut-être déjà dans un passé plus reculé, à notifier les aspects agraires de cette mainmise de Rome sur son *ager* ». Ce que nous entrevoyons avec C. AMPOLO du caractère limité et fluctuant de la présence romaine *trans Tiberim* s'accommode mal en tout cas d'une pareille affirmation.

Les sept autres articles, respectivement dus à N. PARISE, M. CRISTOFANI, F. ZEVI, D. MUSTI, A. MELE et M. PALLOTTINO, traitent d'aspects plus limités du thème de ces journées d'étude. Le plus neuf est sans doute celui de F. ZEVI (*I santuari di Roma agli inizi della repubblica*). L'auteur y analyse la signification des quatre temples qu'en un espace de quinze ans, l'*Urbs* construisit à Saturne d'abord, puis à Mercure, ensuite à Cérès ainsi qu'à ses parèdres, enfin aux Dioscures. A la différence des sanctuaires d'époque royale qui sont des sanctuaires « d'acropole », ceux-ci appartiennent à la catégorie des sanctuaires « d'agora ». Leur localisation traduit d'autre part une volonté bien arrêtée d'organiser fonctionnellement l'espace de la cité. Enfin leur édification répond à des intentions bien précises. Dans la mesure où il abrite l'*aerarium publicum*, le temple de Saturne est le signe le plus marquant du changement de régime, mais aussi de l'importance prise par le bronze pesé dans la vie de l'*Urbs* ; celui de Mercure illustre les liens qui unissent Rome au monde latin ; celui de Cérès, Liber et Libera est indissociable de la naissance de l'organisation plébéienne, tandis que l'*aedes Castorum* consacrait certaines aspirations de l'*equitatus* et du patriciat. Bref un panorama novateur sur certains points et qui peut marquer un tournant dans l'étude des premières années de la République.

On ne pouvait attendre d'un colloque sur le thème retenu qu'il débouchât sur des certitudes ou même sur des perspectives nettes et complémentaires. Comme toutes les rencontres d'Archeologia Laziale, celle-ci aura avant tout aidé à faire prendre conscience de la complexité des problèmes débattus. La première leçon de l'ensemble paraît bien être que l'heure des exclusivismes est révolue : reconnaître l'influence sur l'*Urbs* ou sur le Latium d'un pôle quel qu'il soit ne conduit plus fatalement à l'isoler d'autres influences par un rideau de fer hermétique. Deuxième acquis de ce recueil : si notre perception des influences étrusques sur le Latium s'affine en dépit des difficultés imputables au caractère inégal mais aussi hétérogène de la documentation parvenue jusqu'à nous (D. MUSTI, *Etruria e Lazio arcaico nella tradizione* (*Demarato, Tarquinio, Mezenzio*), il reste évident que contacts, échanges et même tensions n'eurent pourtant pas pour résultat d'affecter ce que M. PALLOTTINO (*Stirpi e lingue nel Lazio e intorno al Lazio in età arcaica*) appelle à juste titre une « latinité fondamentale ».

Jean-Claude RICHARD.

Alle origini di Roma, Atti del Colloquio tenuto a Pisa il 18 et 19 settembre 1987, a cura di Enrico CAMPANILE (Testi linguistici, 12) : Pise, Giardini editori, 1988, 100 pages.

Les colloques ont en principe sur les congrès cet avantage que, se tenant en petit comité, ils sont l'occasion de travaux et d'échanges particulièrement fructueux. Si l'on en juge par les cent pages substantielles de ces *Actes*, celui de Pise n'aura pas dérogé à la règle. Leur originalité tient à ce que les organisateurs ont

voulu placer ce colloque sous le signe de la pluridisciplinarité. C'est ainsi que l'étude des survivances en milieu romain de l'idéologie indo-européenne, la linguistique, l'archéologie protohistorique, la philologie et l'histoire sont tour à tour à l'honneur dans le volume qui en regroupe les communications respectivement dues à E. CAMPANILE, R. LAZZERONI, C. DE SIMONE, G. CREMONESCI, C. LETTA, C. AMPOLO et T. CORNELL.

E. CAMPANILE isole dans la vulgate des sept rois canoniques des données qui reflètent autant de coïncidences significatives avec des traditions attestées en d'autres points du domaine indo-européen. Contre G. DUMÉZIL qui reconnaissait en Romulus l'incarnation des trois fonctions selon les moments de son règne, il s'attache ensuite à établir que celui-ci est en fait une figure de troisième fonction. A quoi l'on ne manquera pas d'objecter que l'ordre ainsi obtenu (3, Romulus — 1, Numa — 2, Tullus Hostilius) a quelque chose de surprenant et qu'avec les années, l'arithmétique utilisée par les tenants de l'idéologie trifonctionnelle se fait bien fluctuante. La conclusion est celle que l'on pouvait attendre : l'auteur fait sienne la théorie selon laquelle, sous sa forme canonique, l'histoire des rois latino-sabins serait le fruit d'un processus de sédimentation qui, autour d'un noyau de consistance indo-européenne, se serait poursuivi jusqu'à la fin du III^e^ siècle.

La lecture de la communication de R. LAZZERONI est un régal. Étudiant les mots *mactus*, *interdico* et *nex*, l'auteur cherche et trouve dans le sanscrit védique la motivation idéologique de leur signification. Mais l'idéologie en question n'est pas décelable en latin où elle affleure à peine.

Avec C. DE SIMONE les données linguistiques sont replacées dans une perspective historique. Il inventorie et analyse un certain nombre d'emprunts étrusques repérables dans le latin « archaïque » et dont plusieurs sont vraisemblablement antérieurs à la période tarquinienne du *regnum*. Il souligne d'autre part que si, dès la fin du VII^e^ siècle, les conditions favorables à une situation de bilinguisme étaient réunies à Rome, celle-ci fut pourtant d'ampleur limitée. Il est vraisemblable qu'elle se manifesta en priorité en milieu gentilice, s'il est vrai que les phénomènes de mobilité géographique perceptibles, dès cette époque, au sein des aristocraties allaient de pair avec une ouverture aux influences venues d'ailleurs.

L'exposé de G. CREMONESI est pour l'essentiel consacré à la présentation du matériel archéologique retrouvé ces dernières années sur le site de Rome pour la période qui va de la fin de l'âge du bronze au IX^e^ siècle finissant. Comme tel il ne peut guère être résumé. Notons toutefois l'intérêt méthodologique de cette communication. L'auteur y réagit en effet contre la tendance de certains à reconstruire, à partir d'un matériel qui ne s'y prête guère, l'organisation de communautés dont la nature et la structure échappent par définition au regard de l'historien.

Les réflexions de C. LETTA sur la valeur de la tradition mise en forme par Tite-Live et par Denys d'Halicarnasse dans leur récit de l'époque royale prolongent le mémoire fondamental d'E. GABBA (*Considerazioni sulla tradizione letteraria sulle origini della Repubblica*, Entretiens..., Hardt, 13, 1967). L'acquis le plus substantiel en est à chercher dans l'essai de mise au point que, non sans prendre ses distances par rapport aux thèses de B. W. FRIER, l'auteur consacre aux annales des pontifes. Les arguments qu'il invoque à l'appui de l'idée selon laquelle la partie de ces annales qui traitait de la période royale n'est guère antérieure à l'époque syllanienne méritent d'être soigneusement pesés.

Durement critiquée par A. ALFÖLDI, l'image de la grande Rome des Tarquins chère à G. PASQUALI n'en tend pas moins — et ce n'est que justice — à redevenir canonique. Avec le recul il apparaît qu'elle se forma à partir d'éléments qu'une série de travaux datant des années 1930 versa au dossier de questions controversées. Comme C. AMPOLO le souligne, le mérite de G. PASQUALI fut de fondre en

un tout organique des données qui, si elles étaient déjà perceptibles dans l'œuvre de quelques historiens du siècle précédent, n'avaient pas pour autant éveillé tout l'intérêt qu'elles méritaient.

Dans une étude conçue en termes wébériens, T. CORNELL analyse le problème des rapports entre guerre et « État » dans la Rome archaïque. Pour l'essentiel, sa réflexion tourne bien sûr autour de la réforme servienne que, de manière peut-être trop radicale, il se refuse à confondre avec l'introduction à Rome de l'armement hoplitique. Il développe en effet l'idée que, depuis la fin du VII[e] siècle, la panoplie et même la tactique des hoplites étaient en usage dans l'armée de la *polis* aristocratique qui naît au cours de cette période. Le sixième roi aurait innové en lui substituant une *polis* hoplitique qui devait son originalité à ce qu'elle ouvrait la participation militaire à une couche sociale jusque là tenue à l'écart de ce privilège. Mais à moyen terme sa réforme devait être un échec sur le plan politique. Elle ne put en effet réduire à néant la volonté de puissance des *gentes* patriciennes dont la mainmise sur le pouvoir marqua le triomphe de tendances à la fermeture.

Bref un colloque qui aura conduit pour l'essentiel à des bilans et à des mises au point. Par la force des choses ces états de la question éveillent un sentiment de déjà vu dans le domaine des *primordia* dès lors qu'ils se situent en dehors du terrain de l'archéologie et, à un degré moindre, de la linguistique (cf. l'article novateur de R. LAZZERONI). Leur utilité n'en est pas moins réelle si l'on veut bien ne pas perdre de vue qu'ils constituent autant de pauses nécessaires dans une longue marche.

Jean-Claude RICHARD.

Filologia e forme letterarie, Studi offerti a Francesco DELLA CORTE : Urbino, 1987, 5 vol., 2600 pages env., 160000 lires.

Comment saurait-on, dans le cadre licite, ouvert et offert aux rédacteurs de la présente rubrique, vouloir et savoir rendre compte de la lecture, même fidèle, de cet ouvrage ?

Laissons donc à d'autres le soin de décrire le volume ou plutôt ces cinq gros volumes et ces milliers de pages, dans les détails de détails, qui méritent l'attention, à notre sens, des purs philologues et autres amateurs et sectateurs littéraires, historiens et philosophes. L'hommage court et coule dans la force de son modèle ces milliers de pages qui roulent des purs paganismes littéraires antiques aux paradigmes moins purs des modernes. Un fleuve avance. Il va, plus que lent, à la manière des danses sacrées, mais il charrie encore le flôt des irrigations médiévales, de palimpsestes en parchemins.

Délaissons encore nos pouvoirs à celui qui, d'un mot, rendra exactement compte de la taille de l'hommage. La taille est, naturellement, à la mesure du personnage en cause. Double responsabilité, que résoud admirablement la liste des noms prestigieux, qui ornent la *Tabula gratulatoria* : noms d'amis et de collègues ; noms des chers organisateurs de cet hommage ; noms des auteurs des contributions. Autant dire que l'estime dont jouit Fr. DELLA CORTE n'est pas le fruit du hasard mais celui de la maturité, pleine et entière. Et voilà, naturellement, la saveur et la faveur qui rassemblent, autour de son enseignement, ses étudiants et ses pairs, italiens et étrangers. Tout ce qu'il reste donc à savoir et à démontrer n'a plus désormais grande importance : il s'agit d'une personnalité et du personnage littéraire qu'il lui est accordé de jouer, comme enseignant et comme chercheur.

Sur la personne elle-même, le premier volume (LXXI et 485 p.) apporte un éclairage à la fois délicat et éblouissant. Il n'est que de voir ce portrait (p. IV), pour

percevoir immédiatement ce feu et cette flamme qui animent le visage chaleureux de ce jeune-homme septuagénaire. Haute figure, en vérité, et triomphe absolu de l'œil et de l'oreille. Telle apparaît l'image du musicologue et de l'homme de théâtre, toujours jeunes et présents dans l'âme du savant réputé au cours des années, tant comme sociologue que comme philologue et historien spécialiste des mœurs et des cœurs. L'impressionisme de ce portrait trouve sa parfaite justification dans le fond du « *Profil* » que propose SC. MARIOTTI (XIX-XXII) : profil de savant, profil de l'homme et toujours cette même parure juvénile et cette même qualité d'éveil permanent. A en croire ce témoignage, Francesco DELLA CORTE tient du héros, infatigable demi-dieu, capable d'endurer les longues heures de labeur d'une journée romaine et d'attendre, en dînant et devisant subtilement, le moment de l'annonce du train italien qui, lancinant, meublera sourdement la douleur de la nuit et du trajet du retour.

Voilà pour l'humanité. Reste la science. Elle s'avère tout aussi considérable, aux sens pleins du terme. La *Bibliographie* de FR. DELLA CORTE (XXIII-LXX) recense quelques 470 titres d'articles et d'ouvrages, classés par ordre chronologique, de 1933 à 1986. L'inconvénient d'un tel classement est évident : il juxtapose, par exemple, les études les plus fondamentales, sur Plaute, Caton, Varron, Catulle, Virgile et Ovide, et les écrits en apparence secondaires du musicologue, de l'homme de théâtre et de l'enseignant attentif aux problèmes pédagogiques du secondaire et du supérieur. Un classement thématique aurait pu, selon nous, compléter utilement notre information sur l'étendue des dons et des vues de FR. DELLA CORTE.

Cela ne détourne pas ce premier volume de sa mission éminente, qui consiste à nous offrir 485 pages, dues aux meilleures spécialistes et consacrées à la littérature grecque où, après Homère, le théâtre se réserve la place d'honneur.

Le deuxième volume (545 p.) s'intéresse à la littérature latine des origines à Auguste et propose d'excellentes études sur les auteurs principaux : Plaute et Térence, Varron et Cicéron, Catulle et Virgile. Le troisième volume (432 p.) présente habilement l'évolution des idées et des lettres, d'Auguste à Néron. Horace et les poètes élégiaques, Sénèque et le théâtre, en particulier, y bénéficient d'un traitement de faveur. Le quatrième volume (422 p.) dévide l'écheveau qu'il démêle, filant les faits, littéraires et autres, qui meublent la période qui court des Flaviens au Bas-Empire. Le cinquième et dernier tome n'est pas le moindre, ni par ses proportions ni par ses intentions : ces 677 pages, en effet, traitent, magistralement, de religion et de philosophie antiques, de Moyen Âge et d'Humanisme, des temps d'aujourd'hui et de la place qu'ils font encore aux lettres et aux études classiques et antiques...

Inutile de redire ici l'impossible mission, confiée à l'auteur de ces lignes, de savoir rendre compte d'un ensemble si copieux. Tout ce qu'il espère, malgré tout, se résume et se réfugie dans l'indulgence des auteurs des nombreux articles, qui comprendront, sans doute, qu'on ne puisse proposer des analyses détaillées, dans le cadre imparti, au sujet de travaux qui, dans l'énoncé de leur simple liste, occupent neuf pages de la table des matières.

Mais peu importe. En définitive, ce tome final apporte à l'ensemble comme une forme d'apothéose, une sorte de grand bouquet terminal et magnifique et les dernières luxuriances d'un feu d'artifices, qui n'auraient surtout rien d'artificiel, bien au contraire, mais se voudraient à la mesure de l'homme et à la taille de l'œuvre. C'est eux, en effet, que célèbrent ces cinq gros volumes.

Naturellement, comme toujours, dans ce genre d'entreprise, la réussite se mesure à l'équation qui est ainsi établie entre le destinataire et les expéditeurs. Éternel problème de ces *Mélanges*, où il faut ajuster serré, afin que l'élégance

suprême du costume du fiancé ne soit point desservie par la splendeur de la robe de la mariée...

Ici, l'union est parfaite, et le Maître devrait y trouver son compte et son bonheur, et pour l'œil, et pour l'oreille, sans parler de la sensibilité ni de l'intelligence. Sincères félicitations.

André ARCELLASCHI.

Hommages à Jozef VEREMANS, éd. par F. DECREUS et C. DEROUX (coll. Latomus, 193) : Bruxelles, 1986, XIII + 394 pages, 2 planches.

Les trente-huit signataires de ces Mélanges se sont proposé d'honorer en J. VEREMANS, pour certains, l'éminent pédagogue, éditeur des Actes de dix colloques sur la didactique des langues classiques; pour d'autres, le métricien; pour d'autres enfin, le bon connaisseur des anciens poètes (ses publications les plus récentes attestent une certaine prédilection pour Tibulle). Telles sont, en effet, les grandes orientations que le récipiendaire, professeur honoraire à l'Université de Gand et à l'Université libre de Bruxelles, n'a jamais cessé d'assigner à ses recherches, comme cela ressort clairement de la bibliographie placée au début du volume (p. IX-XIII).

Près des deux tiers des contributions traitent de la poésie. Nous en donnons l'inventaire suivant un ordre raisonné. On lira, sur **Catulle** : F. DECREUS, *Le poème 85 de Catulle et les épigrammes 28, 35 et 19 (Pf.) de Callimaque* (48-56); C. DEROUX, *Mythe et vécu dans l'épyllion des « Noces de Thétis et de Pélée »* (65-85); R. MUTH et K. TÖCHTERLE, *Berenike ohne Parfums? Zu Catull 66, 77 f.* (224-227). — Sur **Virgile** : L. DESCHAMPS, *Échos varroniens dans Virgile* (86-100); D. KNECHT, *La fin du livre III des* Géorgiques (175-183); R. THIBAU, *Le bouclier d'Achille* (299-307) : Virgile, en reproduisant dans son épopée l'esprit de ce fameux passage de l'*Iliade*, nous en révèle le sens vrai. — Sur **Horace** : K. GANTAR, *La seconde strophe asclépiade dans les* Carmina *I-III d'Horace* (128-136) : répartition et rôle architectonique des sept odes composées dans ce mètre. — Sur **Tibulle** et **Properce** : F. CAIRNS, *The Milanion/Atalanta* exemplum *in Propertius I, 1* (29-38); F. DELLA CORTE, *Partenio e Tibullo* (57-64); S. VIARRE, *L'inclusion épique dans la poésie élégiaque augustéenne* (364-372). — Sur **Ovide** : R. MARTIN, *Ovide et la sexualité* (208-218); G. SANDERS, *Ovide : les rigueurs du rire* (274-288) : étude lexicale, littéraire et psychologique du rire humain chez Ovide, à l'exclusion du rire des héros et des dieux. — Sur **Perse** : R. VERDIÈRE, *Contribution à l'étude du dernier vers des « Choliambes » de Perse* (355-363). — Sur **Sénèque** : P. GRIMAL, *Présence du stoïcisme dans l'*Hercule furieux *de Sénèque* (151-160); J. IJSEWIJN, *Supplementum* Phoenissis *seu* Thebaidi *Senecanae adiectum ab Henrico Chifellio Antverpiensi* (161-174) : H. Kieffelt, né à Anvers en 1583, fixé à Rome à partir de 1604, comme professeur d'éloquence, édite en 1625 *Les Phéniciennes* dûment complétées par ses soins; le présent article donne le texte des quatre *cantica* en mètres variés et du cinquième acte, en trimètres iambiques, composés par Chifellius. — Sur **Silius Italicus** : J. H. BROUWERS, *Les dieux dans la description de la tempête chez Silius Italicus* (21-28). — Sur **Martial** : A. MARTIN, *Les dénominations impériales dans les poèmes de Martial* (201-207). — Sur **Claudien** : E. ÉVRARD, *Réflexions sur un passage de Claudien*, In Rufinum (121-127). — Sur des **poètes mal connus** : J. DEVREKER, *Curiatius Maternus* (101-108) : l'auteur repousse à juste titre l'identification de Maternus avec le rhéteur du même nom, cité par Dion Cassius, comme avec M. Cornélius Nigrinus Curiatius Maternus, qui fut légat de Syrie dans les dernières années du Ier siècle après J.-C.; mais

il accorde trop de crédit à L. HERMANN, qui croyait retrouver le personnage du *Dialogue des orateurs* dans Martial IV, 60 (et aussi I, 96 et X, 37); p. 104 sq., corriger « A. Calderon » en A. CAMERON. — De son côté, R. CAVENAILE se penche *Sur quelques vers de l'*Alceste *latine de Barcelone* (39-47) : il s'agit d'un poème en hexamètres dactyliques, extrait d'un manuscrit du IVe siècle. — Sur la **poésie épigraphique latine**, D. PIKHAUS propose *Quelques points de vue nouveaux* (228-237) : l'étude sociologique de cette poésie serait souhaitable.

S'il est question encore de poésie avec P. TORDEUR, le point de vue est celui du métricien : *Élisions de mots péons premiers et choriambiques dans l'hexamètre latin* (308-318). C'est le point de vue des linguistes que fait prévaloir A. M. BOLKESTEIN, dans *Expressing the Causation of Emotion in Latin : a Note on Verg.* Aen., *6, 876* (11-20). A. D. LEEMAN emprunte des exemples à Virgile et Horace pour réfléchir aux concepts d'*Alt und Neu* (192-200) dans l'esprit des Romains (*uetus/nouus, antiquus/recens*, etc...). Une telle enquête n'amènera-t-elle pas tout naturellement le lecteur de ces *Hommages* à aborder alors un deuxième groupe d'études, sur les vicissitudes et l'avenir de l'enseignement du latin? R. SCHILLING révèle *Un « secret » didactique : la pratique du latin vivant* (293-298); M. VAN UYFTANGHE nous livre, *Après les « morts » successives du latin, quelques réflexions sur son avenir* (328-354); cet avenir se dessine dans la contribution de J.-H. MICHEL, *Une expérience de bibliographie informatisée : le projet BIBLOS* (219-223); P. WÜLFING développe pour nous ses *Bemerkungen zu einem kontrastiven Vergleich zwischen Griechisch- und Lateinunterricht* (383-391).

Une dizaine d'articles introduisent dans ce recueil une diversité qui en élargira encore l'audience. Nous songeons aux pages de J. POUCET, *Albe dans la tradition et l'histoire des origines de Rome* (238-258); T. REEKMANS, *The Motives of the Roman Farmer's Economic Options* (259-273); C. SANTINI, *Val. Max., I, 6 ext. 1* (289-292); M. VON ALBRECHT, *Klassikerlektüre in therapeutischer Sicht. Senecas zweiter Brief an Lucilius* (1-10); J. WANKENNE, *Une découverte importante : les lettres inédites de saint Augustin* (373-382); L. VAN ACKER, *Quelques suggestions à propos du texte du* Liber manualis *de Dhuoda* (319-327) : étude de plusieurs points obscurs dans cet ouvrage composé entre 841 et 843, l'un des plus remarquables de l'époque carolingienne. — Il faut mentionner enfin les contributions de A. GERLO, *The unpublished Correspondence between Marnix of Saint Aldegonde and Bonaventura Vulcanius* (137-150) : une correspondance latine de la fin du XVIe siècle; M. DUBUISSON, *Purisme et politique : Suétone, Tibère et le grec au Sénat* (109-120); M. LAVENCY, *Le paradigme syntaxique de l'ablatif absolu* (184-191). — Ainsi l'histoire, la critique textuelle, la philosophie, la grammaire, et les défenseurs de la latinité chrétienne, médiévale, renaissante, en ajoutant chacun leur hommage à la moisson déjà abondante, suggèrent-ils que, pour le professeur J. VEREMANS, aucune branche des études latines ne saurait rester indifférente.

Luc DURET.

Groningen Colloquia on the Novel, volume I, H. HOFMANN ed., Egbert Forsten : Groningen, 1988, 172 pages.

En 1985, était constitué, à l'Université d'État de Groningen, un groupe de recherches baptisé *Groningen Colloquium on the Novel* (G. C. N.), qui se proposait de devenir un *forum* de discussions et d'échanges sur les problèmes du roman antique, considéré à la fois en lui-même et dans ses prolongements et « réceptions » modernes. Depuis sa fondation, ce groupe se réunit deux fois par an (en principe le dernier vendredi d'avril et d'octobre), et ce sont les *Actes* des deux réunions de 1986 que contient le présent volume.

Les quatre premiers articles (deux en allemand et deux en anglais) correspondent aux communications du mois d'avril. Ils sont consacrés à certains aspects du roman antique en général, mais plus particulièrement grec. Sont étudiés successivement le « roman utopique » (Berhard KYTZLER, de Berlin), les problèmes narratologiques du roman grec (Massimo FUSILLO, de Cosenza), le rôle des femmes à la fois comme héroïnes et comme lectrices du roman grec (Brigitte EGGER, de Berlin), enfin l'audience et le public du roman antique (Berber WESSELING, de Groningen).

La seconde partie compte cinq articles issus de la session d'octobre. Consacrés pour l'essentiel au roman apuléien, ils intéresseront plus spécialement les latinistes.

Klaus SALLMANN, de Mayence, étudie tout d'abord ce qu'il appelle l' « irritation » (*Irritation*) comme « *produktionsästhetisches Prinzip* » dans les *Métamorphoses*; il considère que les contradictions que comporte le roman ont toutes chances d'être intentionnelles, et renvoie dos à dos ceux qui voient dans le roman d'Apulée une œuvre de pur divertissement et les partisans d'une lecture « profonde », philosophique ou religieuse. Aux yeux de M. SALLMANN, le roman est et n'est pas réaliste, son héros est et n'est pas Apulée lui-même; il s'ensuit que les « lectures » diverses et contradictoires qu'on peut en faire sont toutes vraies, et que les *Métamorphoses* apparaissent comme le type même de l' « œuvre ouverte », au sens que donne à cette expression Umberto ECO, dans le sillage duquel se place explicitement cette étude.

Dans le deuxième article de cette série, intitulé *Playing the Game*, Rudi TH. VAN DER PAARDT, de Leyde, procède à une analyse critique de l'ouvrage récent de J. J. WINKLER, *Auctor and Actor: a Narratological Reading of Apuleius' The Golden Ass* (Berkeley/Los Angeles/London, 1985), dont l'auteur, allant encore plus loin que K. SALLMANN, voyait dans les divers épisodes du roman autant de « jeux » ou d' « énigmes » ayant pour seul but de procurer au lecteur un « divertissement herméneutique » (*hermeneutic entertainment*), en le contraignant, à se poser des questions auxquelles toutes les réponses sont valables, car le romancier lui-même n'en privilégie aucune. Voire mais... dit VAN DER PAARDT, que cette lecture séduit sans le convaincre tout à fait, et qui ne croit pas que la « seconde lecture » de tel ou tel épisode soit à mettre sur le même plan que la « première » (la lecture candide de qui ne connaît pas la suite).

Le troisième article a pour auteur Paula JAMES, de Southampton, et pour titre *Cupid at Work and at Play* (on voit que le thème du jeu tient une place importante dans ces études). L'auteur y analyse le statut et la fonction de Cupidon dans son ambivalence de dieu de l'amour et de victime de l'amour : il est l'Amour en personne, et en même temps il tombe amoureux, blessé par sa propre flèche. Personnage paradoxal, donc, mais aussi personnage central, dont la place « omphalique » dans le roman n'est pas due au hasard, puisque le thème du désir amoureux court d'un bout à l'autre du roman et en assure « l'unité dans la diversité ».

Ces trois articles d'hermétique sont suivis de deux études consacrées au *Nachleben* du roman antique, apuléien notamment. Ils ont respectivement pour auteur Sesto PRETE, de *Laurence* (Kansas) et Günter BERGER, de Bayreuth. Le premier étudie la question de la langue durant le *Quattrocento* et l'importance de l'œuvre d'Apulée dans le débat qui divisait alors les humanistes à propos de l'unité de la langue latine. Avec le second, nous abandonnons Apulée pour rencontrer Longus, à travers une étude sur les problèmes posés par sa traduction en italien (intéressant travail comparatif mettant en parallèle deux versions italiennes, une du XVI^e^ et une du XVIII^e^ siècle.

Au total, nous avons là un recueil d'études assez neuves, d'un esprit souvent

très moderne. On serait tenté de reprocher aux membres du *C. C. N.* une bibliographie un peu lacunaire (les travaux de langue française, en particulier, semblent systématiquement passés sous silence). Mais ce qu'ils écrivent est stimulant pour l'esprit, et témoigne de la vitalité des recherches sur un genre littéraire éminemment « problématique », où il y a encore tant à découvrir.

R. MARTIN.

M. GRIFFIN and J. BARNES eds, *Philosophia togata. Essays on philosophy and Roman society* : Oxford, Oxford Clarendon Press, 1989, 302 pages.

Cet ouvrage collectif témoigne d'un effort louable de nos collègues anglo-saxons pour penser la philosophie romaine dans sa relation avec la spécificité de l'*Urbs*, et non plus seulement en la confrontant aux sources grecques. A cet égard, l'article de M. GRIFFIN, qui ouvre le recueil, contient un certain nombre de notations intéressantes concernant un grand nombre de Romains qui se sont intéressés à la philosophie. On peut cependant regretter une assez grande ignorance de la bibliographie française : *Le siècle des Scipions* est apparemment inconnu de M. GRIFFIN, et les considérations sur le stoïcisme à l'époque des Gracques eussent beaucoup gagné à être étayées par la connaissance de l'excellent article qu'I. HADOT a consacré à ce problème (*R. É. L.*, 48, 1970). D'une manière plus générale, nous croyons que l'auteur, qui prend à juste titre ses distances par rapport à ce qu'elle appelle *the dichotomy and the frivolity theory*, impute aux Romains une conception trop utilitariste de la philosophie. Celle-ci leur fournirait selon elle (le terme *provide* revient à plusieurs reprises) un vocabulaire moral et des idées suffisamment générales pour être interprétées de manière contradictoire par des gens appartenant à une même orientation philosophique. Raisonner ainsi c'est ignorer la part d'engagement existentiel qu'il y avait, à Rome comme en Grèce, dans le choix d'une doctrine philosophique. A titre d'exemple, il nous paraît inexact de dire (p. 34), en se référant aux lettres dans lesquelles Cicéron s'interroge sur ce qu'il doit faire sous la dictature de César, que la philosophie ne lui fournit que les termes pour poser le problème. Il est vrai que sur la question de savoir s'il faut rester à Rome ou pas, la discussion « par thèses » est un moyen de réflexion, mais l'essentiel n'est-il pas dans le fait que philosophie platonicienne et tradition nationale coïncident en Cicéron dans la conviction que la dictature est mauvaise dans son principe même ? La philosophie est alors une manière de vivre une situation, au moins tout autant qu'un outil pour la penser.

L'article de J. BARNES, consacré à cet important philosophe que fut Antiochus d'Ascalon, comporte une partie historique riche en intéressantes remarques biographiques, et une partie philosophique nettement plus décevante. La référence à *Luc.*, 12, pour affirmer qu'aux yeux de Philon de Larissa, Arcésilas et Carnéade étaient des dogmatiques, nous paraît obscure, pour ne pas dire incompréhensible. En ce qui concerne *Luc.*, 32-33, l'interprétation, déjà défendue par A. M. IOPPOLO, selon laquelle les *desperati* représenteraient Arcésilas, ne tient pas compte du pluriel, d'autant plus difficile à admettre qu'il n'est nulle part question d'une secte des « Arcésiliens » qui se serait différenciée de Carnéade. En tout état de cause, il convient de conserver l'interprétation de BROCHARD, qui voit là une allusion implicite à la restauration du néopyrrhonisme par Énésidème. Affirmer (p. 79) qu'Antiochus *thought of himself as a champion of the Porch*, revient à interpréter un philosophe en fonction de l'image donnée de lui par ses adversaires, erreur contre laquelle P. BOYANCÉ s'était déjà fort justement élevé. Si Antiochus était, comme le prétendait la Nouvelle Académie, un *germanissimus Stoicus*, com-

ment expliquer que le livre IV du *De finibus*, si férocement antistoïcien, porte sa marque ? De même, parler indistinctement du « syncrétisme » d'Antiochus, c'est négliger le fait que l'Ascalonite reconnaissait lui-même que Zénon avait abandonné la théorie de la connaissance de l'Ancienne Académie (*Ac. Post.*, I, 40), et donc qu'il était impossible d'établir dans ce domaine une continuité entre l'école platonicienne et le Portique. Dans ces conditions sa défense du critère stoïcien, telle qu'elle est exprimée dans le discours de *Lucullus*, doit être interprétée *ad Academicos*, et non dans l'absolu. Par ailleurs, il est difficile de comprendre pourquoi J. BARNES a décidé d'ignorer toute la réflexion d'Antiochus relative à la physique. Même en faisant abstraction du *De fato*, sur la source duquel on peut discuter, le long exposé de la physique de l'Ancienne Académie (*Ac. Post.*, I, 26 sq.) offrait une abondante matière de discussion.

L'article de J. ANNAS offre une interprétation originale de la célèbre divergence entre Diogène de Babylone et son disciple, Antipater de Tarse, exposée par Cicéron dans le livre III du *De officiis*. L'exégèse traditionnelle de ce texte veut qu'Antipater ait été l'authentique porte-parole de l'universalisme stoïcien, alors que Diogène aurait privilégié les droits particuliers et élaboré une casuistique faisant finalement fort peu de cas de l'impératif moral catégorique. Pour J. ANNAS, une telle lecture est erronée, puisque tout ce qui nous est parvenu de Diogène montre qu'il était un stoïcien parfaitement orthodoxe. Il faudrait alors selon elle imputer à une erreur de Cicéron l'image négative de Diogène que nous offre le dernier livre du *De officiis*. La divergence entre les deux scholarques se réduirait alors au fait que l'un a choisi le point de vue de l'obligation morale, et l'autre celui de l'obligation légale. Mais précisément, à supposer que ce choix ait eu réellement lieu, pourquoi Diogène s'est-il fait l'avocat du droit particulier et — à en juger en tout cas par nos sources — de ce droit seulement ? Était-ce la fonction d'un scholarque stoïcien que de défendre le juridisme le plus retors ? Il nous semble que J. ANNAS a tort de considérer le stoïcisme isolément, c'est-à-dire en dehors de sa confrontation avec la Nouvelle Académie. Contrairement à ce qui est dit p. 157, le discours de Philus-Carnéade dans le *De Re Publica*, III, vise les Stoïciens beaucoup plus que Platon ou Aristote, cf. la démonstration de J.-L. FERRARY dans la *R. É. L.*, 55. A partir de là deux stratégies ont été élaborées pour répondre aux arguments carnéadiens : Diogène a accepté d'entrer dans le jeu de l'Académicien et a relevé son défi en cherchant à concilier — au risque d'y perdre son âme — intérêt privé et éthique ; Antipater a réfuté Carnéade de l'extérieur, c'est-à-dire sans chercher à adapter, même dans la forme, les dogmes stoïciens à la problématique de l'adversaire. Il n'y a donc selon nous aucune raison pour soupçonner une erreur ou une présentation tendancieuse de la part de Cicéron.

Ces quelques remarques sur trois des neuf articles que compte le recueil montrent l'importance des problèmes posés par ce livre, dont la lecture — quelles que soient les réserves que l'on peut exprimer sur des aspects particuliers — s'impose à tous les historiens de la philosophie latine.

Carlos LÉVY.

Actes du V^e Colloque de linguistique latine (Louvain-La-Neuve/Borzée, 31 mars-4 avril 1989), éditées par M. LAVENCY et D. LONGREE : Louvain-La-Neuve, 1989, 486 pages.

Comme les précédents, ce Colloque de linguistique avait pour objectif « de faire le point sur les recherches pratiquées dans les différents domaines de la linguistique latine, en référence aux grandes tendances de la linguistique générale ».

Grâce à la rapidité des moyens modernes d'édition (et à la part croissante qu'y prennent les auteurs eux-mêmes), nous disposons dès maintenant des *Actes* de ce colloque, qui regroupent, avec un résumé des tables rondes, la plupart des communications. Le nombre et la diversité de celles-ci attestent le dynamisme de la discipline. La nécessité de faire tenir 40 communications en moins de 500 pages a conduit cependant les organisateurs à exiger des auteurs une extrême brièveté, qui a dû coûter à certains et que l'on déplore parfois, mais qui dans l'ensemble est plutôt positive : chaque texte donne un aperçu dense et concis de l'état d'une recherche, et le tout apparaît comme une série d'instantanés qui, vus côte à côte, laissent percevoir les mouvements, les tendances de l'analyse linguistique latine. On voit ainsi s'atténuer les références à certains grands noms de la linguistique contemporaine, comme GUILLAUME, TESNIERE ou CHOMSKY (d'où le scepticisme de X. MIGNOT, *Système X-barre et description du syntagme nominal latin*), au profit d'explorations plus modernes, en direction notamment de la pragmatique (exploitée par M. GRIFFE, *La stratégie interrogative dans les scènes d'exposition du théâtre de Plaute*; J. HILTON, *Temporal connectors in the narrative discourse of Cicero*; Chr. KIRCHER-DURAND, *La dérivation adjectivale chez Juvénal : approche syntaxique et pragmatique*; C. KROON, *Causal connectors : the discourse function of nam, enim, ergo, igitur*; R. RISSELADA, *Latin illocutionary parentheticals*) ou de l'analyse sémique (Cl. MOUSSY, *Les métaphores lexicalisées et l'analyse sémique*, avec l'analyse des phénomènes d'isotopie, qui permettent d'interpréter le concept de *sens figuré*), cependant que les perspectives toujours considérables de l'informatique préoccupent un nombre croissant de chercheurs (E. EVRARD, *Une informatisation de la syntaxe de dépendance en latin*; P. C. MASEREEUW, *Automatic tagging by means of formal grammar*). Parmi les thèmes abordés, la phonétique occupe peu de place, mais on remarquera l'intérêt porté pour les hellénismes et la transcription des mots grecs (F. BIVILLE, *Pour une typologie des hellénismes lexicaux du latin*; G. PURNELLE, *La transcription des noms grecs dans les inscriptions latines : le cas des aspirées*), et la comparaison avec les langues italiques (G. BAKKUM, *Complex s-onsets in Latin and italic*); la morphologie reste dominée par l'analyse de la composition et de la dérivation, mais avec de multiples excroissances, notamment vers la sémantique (M. FRUYT, *Étude sémantique des « diminutifs » : les suffixes -ulus, -culus, -ellus, -illus...*; B. GARCIA-HERNANDEZ, *Les préverbes latins, notions latives et aspectuelles*; R. ONIGA, *Morphological theory and Latin morphology*; G. SERBAT, *Quel est le signifiant du concept de « relation » dans les dérivés?*; L. NADJO, *Composition nominale et cas*; H. ROSEN, *Ius, fas et l'attribution du genre grammatical aux abstraits latins à suffixe comportant s*); dans le même domaine morphologique, citons une nouvelle tentative de présentation synchronique de la 3e déclinaison (Chr. TOURATIER, *La 3e déclinaison, essai de morphologie synchronique*), que son auteur nous pardonnera de ne pas trouver vraiment efficace du point de vue pédagogique où il se place lui-même; la lexicographie est illustrée par R. COLEMAN, *The formation of specialized vocabularies in Philosophy, Grammar and Rhetoric : winners and losers*; la syntaxe et la sémantique sont dominées par le problème classique du temps, qui décidément tracasse en cette fin de siècle (H. FUGIER, *La temporalisation de l'énoncé*; J. HILTON, déjà cité; S. MELLET, *Le futur, temps et modalité*; J.-M. MORALEJO, *Temps absolu et temps relatif*; M.-E. TORREGO, *Les notions temporelles « temps dans lequel », « temps depuis que », « temps jusqu'à ce que », et « durée »*), et par celui de la structure du prédicat, sous diverses formes (A. M. BOLKESTEIN, *Latin sentential complements from a Functional Grammar perspective*; M. E. HOFFMAN, *A typology of Latin theme constituents*; D. LONGREE, *The syntactic function of the so-called Praedicativum in classical*

Latin; J.-M. POIRIER, *Le fonctionnement du réfléchi, témoignage sur la pertinence linguistique de l'opposition sujet/prédicat*), avec également des études sur les cas (A. CHRISTOL, *Pour une typologie de l'obligation, datiuus auctoris ou personne concernée*; M. KOOREMAN, *The historical development of the ablative of the gerund*), la diathèse (G. CALBOLI, *Zur Beziehung zwischen Kasus, Diathese und Referenz*; P. DE CARVALHO, *De la « voix » par la « voi(e/x) » du « déponent »*; M.-D. JOFFRE, *A propos de l'adjectif en *-to : le prétendu passage du passif à l'actif*) et les propositions complexes (J.-H. MICHEL, *L'ambiguïté sémantique dans la syntaxe de la phrase complexe*; L. SZNAJDER, *Les verbes introducteurs de complétives au subjonctif sans conjoncteurs*; M. E. van de GRIEN, *Pseudoconditionnals*, guère convaincant; Gh. VIRE, *Structuration et formalisation : les propositions subordonnées*); la stylistique est représentée par J. DANGEL, *Les mots suffixés en -tudo chez Accius : étude stylistico-linguistique*; notons enfin l'importance croissante prise par la didactique du latin, avec notamment les remarques finales, amères mais pleines d'humour, de P. WUELFING, *La linguistique latine et l'enseignement du latin*. Les auteurs étant responsables de la composition de leur texte, on relève peu de bévues (et certaines ne sont dues qu'à l'amicale bonne volonté avec laquelle nos collègues espagnols, hollandais et italiens ont accepté que les communications ne fussent rédigées qu'en trois langues, allemand, anglais, français); une seule vraie bizarrerie, p. 282, où l'on apprend que « la langue des paysans, riche en notations concrètes, reste pauvre en articulations logiques ». S'il est permis enfin d'exprimer un regret on déplorera l'absence d'*indices*, qui feraient de cet ouvrage un outil de travail plus exploitable, et surtout l'absence de toute discussion à la fin des communications, alors même que cela paraît la principale justification de ces réunions.

Marc BARATIN.

Le texte et ses représentations, recueil d'articles édité par Ph. HOFFMANN, J. LALLOT, A. LE BOULLUEC : Presses de l'École normale supérieure, Paris, 1987, 188 pages.

Les articles publiés dans ce recueil reflètent quelques-uns des exposés présentés au Séminaire de littérature ancienne qui s'est tenu à l'E. N. S. dans les années 1979-1985. Le thème choisi visait à dégager et à analyser les images que le texte se donne de lui-même (chez Pindare, Eschyle ou Théocrite notamment), puis les images qu'en donnent les commentaires dont il est l'objet, par exemple chez les interprètes néoplatoniciens. Ce recueil intéresse assurément au premier chef les hellénistes, mais il illustre surtout le modernisme de l'analyse littéraire dans les études anciennes au début des années 80, tel qu'il s'épanouissait à l'E. N. S. Ce temps n'est plus, mais reviendra peut-être... On permettra à l'historien de la linguistique de citer l'article de J. LALLOT, *Le grammairien grec et le texte : l'exemple d'Apollonius Dyscole*, consacré à l'attitude de ce grammairien rationaliste vis-à-vis du texte homérique; nous disposons là d'un exemple remarquable du travail philologique tel qu'il s'accomplissait au II^e^ siècle de notre ère.

Marc BARATIN.

U. WILAMOWITZ-MOELLENDORF, *Filologia e memoria* : Naples, Guida editori, col. Micromegas 15, 1986, 392 pages.

Ce livre de souvenirs de l'un des géants de la philologie classique est précédé d'une belle introduction de M. GIGANTE, qui souligne à juste titre l'importance du

sentiment religieux chez cet homme de raison et de science que fut WILAMOWITZ. Le livre lui-même, traduction des *Erinnerungen* du savant allemand, constitue un témoignage passionnant non seulement sur le monde universitaire de la seconde moitié du XIX[e] siècle, mais aussi sur ce qu'était alors l'Europe. WILAMOWITZ commence en effet son récit par la description de ce qu'était alors sa Pologne natale, riche de populations diverses, et constamment menacée par ses puissants voisins. L'évocation émue de la maison familiale de Markowitz, la description des jeux des enfants sont autant de pages pleines de sensibilité, qui contredisent l'image froide et austère que l'on se fait *a priori* d'un tel savant. Les années de formation sont consacrées essentiellement aux mathématiques et au latin, le grec étant alors un appendice de l'enseignement du latin. Puis ce sont les voyages, la découverte émerveillée de l'Italie et de la Grèce. Un premier poste prestigieux à Göttingen, ce qui nous vaut quelques portraits délicats et intéressants de grands maîtres d'alors, comme KAIBEL. C'est enfin l'Institut des Sciences de l'Antiquité à Berlin où il travailla avec cet autre très grand philologue que fut DIELS. Le livre s'achève précisément par le discours prononcé en 1910, pour le centenaire de l'Université de Berlin. On saura gré à nos collègues napolitains de nous avoir par cette traduction permis l'accès à ce qui est avant tout l'évocation d'un art de vivre et de penser.

Carlos LÉVY.

Ouvrages scolaires.

Cletus PAVANETTO, *Elementa linguae et grammaticae latinae*, secunda editio ampliata et revisa : Roma, Libreria Ateneo Salesiano, 1987, 128 pages, 12.500 lires.

Ce livre est une grammaire latine... en latin. Les *Elementa* y sont répartis en vingt cinq chapitres de la façon la plus simple et la plus claire. Chacun comprend, dans l'ordre traditionnel des déclinaisons et des conjugaisons, un exposé sur la morphologie du nom, des adjectifs, des pronoms, enfin des verbes, les premières indications sur ces derniers se trouvant cependant associées dès le début à celles qui sont données sur le nom; les chapitres de la fin comportent quelques notions sommaires de syntaxe et tous se terminent sur des *exercitationes*. Les deux derniers abordent la *Latinitas christiana* et la *Latinitas ecclesiastica et curialis*. Trois appendices sont consacrés, le premier à la composition des repas et aux noms des aliments, le deuxième, à la signification d'abréviations courantes, le troisième, à la traduction en latin de mots désignant des objets ou des notions modernes.

Une brève préface de C. EGGER défend la cause d'un latin toujours vivant, base de la culture occidentale. Bref, un petit livre très sympathique, mais devant lequel me reste une légère perplexité : comment peut-il être utilisé par des gens qui, apprenant le latin, ne connaissent pas, par définition, la langue au départ?

J. HELLEGOUARC'H.

Simone DELÉANI et Jean-Marie VERMANDER, *Initiation à la langue latine et à son système*, manuel pour grands débutants, I, nouvelle édition revue et augmentée par Simone DELÉANI : Paris, 1989.

Comment ne pourrait-on se réjouir de l'admirable longévité de la méthode mise au point — et avec quelle maîtrise — par S. DELÉANI et J.-M. VERMANDER, publiée sous la direction de J. BEAUJEU? De 1967 à 1989, le temps a fait son œuvre de cet ouvrage. Mais, pourtant, en dépit du succès, ou peut-être modeste-